



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

Acte V.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

D. LOUIS , D. JUAN , SGANARELLE.

D. L O U I S.

NE m'abusez-vous point ; & seroit-il possible
Que votre cœur, ce cœur si long tems inflexible,
Si long-tems en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné ?
Qu'un pareil changement me va causer de joie !
Mais encore une fois, faut-il que je le croie ?
Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé ?

D. J U A N.

Oui, Monsieur, ce retour dont j'étois si peu digne,
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.
Je ne suis plus ce fils, dont les lâches desirs
N'eurent pour seul objet que d'infâmes plaisirs,
Le ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout-à-coup les vains abus du monde ;
Tout-à-coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame, & decillé mes yeux ;

Et je vois par l'effet dont sa grace est suivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouissans.
Quand j'ose rappeler l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis & m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le ciel a pu si long-tems me souffrir,
Comme cent & cent fois il n'a pas sur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête.
L'amour qui tint pour moi son courroux suspendu,
M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû.
Il l'attend, & ne veut que ce cœur infidèle,
Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle.
Enfin, & vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
De mes égaremens' me voilà revenu.
Plus de remise, il faut qu'aux yeux de tout le monde,
A mes folles erreurs mon repentir réponde,
Que j'efface en changeant mes criminels desirs,
L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
Ce que mes passions ont causé de scandale.
C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés;
Et je devrai beaucoup, Monsieur, à vos bontés,
Si dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choisir quelque saint personnage,
Qui me servant de guide, ait soin de me montrer
A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

D. L O U I S.

Ah, qu'aisément un fils trouve le cœur d'un pere
Prêt au moindre remords à calmer sa colere.

K iij

114 *Le Festin de Pierre,*

Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus,
Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
L'intérêt du salut, celui de votre gloire;
Combattez, & sur-tout ne vous relâchez pas;
Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos pas?
J'ai sorti de la ville exprès pour une affaire,
Où dès hier ma présence étoit fort nécessaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour,
Mon carrosse m'attend à ce premier détour,
Venez.

D. J U A N.

Non, aujourd'hui souffrez moi l'avantage
D'un peu de solitude au prochain hermitage.
C'est-là que retiré, loin du monde & du bruit,
Pour m'offrir mieux au ciel, je veux passer la nuit,
Ma peine y finira; tout ce qu'il m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prêter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquitter.
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent,
Qui font...

D. L O U I S.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
Je payerai tout, mon fils, & prétends de mon bien
Vous donner...

D. J U A N.

Ah! pour moi, je ne demande rien.
Pourvu que par mes pleurs, mes fautes réparées...

D. L O U I S.

© consolations! Douceurs inespérées!

Tous mes vœux font enfin heureusement remplis,
 Grace aux bontés du ciel, j'ai retrouvé mon fils,
 Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle.
 Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
 Adieu, prenez courage, & si vous persistez,
 N'attendez plus que joie & que prospérités.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *en pleurant.*

M O N S I E U R.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Comment tu pleures?

SGANARELLE.

C'est de joie

De vous voir embrasser enfin la bonne voie.

Jamais encor, je crois, je n'en ai tant senti.

Ah, quel plaisir ce m'est de vous voir converti!

Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.

Franchement, vous meniez une diable de vie;

116 *Le Festin de Pierre*,

Mais à tout pécheur, grace, il n'en faut plus parler.
L'hermitage est-il loin où vous voulez aller ?

Hé. D. J U A N.

S G A N A R E L L E.

Seroit-ce là-bas vers cet endroit sauvage ?

D. J U A N.

Peste soit du benêt avec son hermitage !

S G A N A R E L L E.

Pourquoi ? Frere Pacôme est un homme de bien,
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. J U A N.

Parbleu, tu me ravis. Quoi, tu me crois sincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere ?

S G A N A R E L L E.

Comment ? Vous ne... Monsieur, c'est... Où donc
allons-nous ?

D. J U A N.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure, & j'y vais, c'est-là mon hermitage.

S G A N A R E L L E.

La retraite fera méritoire. Ah ! J'enrage.

D. J U A N.

Elle est jolie, oui ?

S G A N A R E L L E.

Mais l'aller chercher si loin ?

D. J U A N.

Elle m'a touché l'ame; & , s'il étoit besoin ,
Pour ne la manquer pas , j'irois jusques à Rome.

S G A N A R E L L E.

Belle conversion ! ah , quel homme , quel homme !
Vous l'attendez envain , elle ne viendra pas.

D. J U A N.

Je crois qu'elle viendra , moi.

S G A N A R E L L E.

Tant pis.

D. J U A N.

En tout cas

Ma peine au rendez-vous ne fera point perdue ,
C'est où du Commandeur on a mis la statue ,
Il nous a conviés à souper. On verra
Comment , s'il nous reçoit , il s'en acquittera.

S G A N A R E L L E.

Souper avec un mort ? tué par vous ?

D. J U A N.

N'importe ,

J'ai promis , sur la peur ma promesse l'emporte.

S G A N A R E L L E.

Et si la belle vient , & se laisse emmener ?

D. J U A N.

Oh , ma foi , la Statue ira se promener.
Je préfère à tout mort une jeune vivante.

118 *Le Festin de Pierre,*

S G A N A R E L L E.

Mais voir une Statue, & mouvante, & parlante,
N'est-ce pas...

D. J U A N.

Il est vrai, c'est quelque chose; envain
Je ferois là-dessus un jugement certain,
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la suite.
Cependant, si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagème, un ressort nécessaire,
Par où ma politique éblouissant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont, sans lui, mes amis ne me tireroient pas.
Si l'on m'en inquiete, il obtiendra ma grace.
Tu vois comme déjà ma première grimace
L'a porté de lui-même à se vouloir charger
Des dettes dont par lui je me vais dégager.

S G A N A R E L L E.

Mais n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie

D. J U A N.

Il est des gens de bien, & vraiment vertueux,
Tout méchant que je suis, j'ai du respect pour eux;
Mais si l'on n'en peut trop élever les mérites
Parmi ces gens de bien, il est mille hypocrites,
Qui ne se contrefont que pour en profiter;
Et pour mes intérêts je veux les imiter.

S G A N A R E L L E.

Ah, quel homme, quel homme!

D. J U A N.

Il n'est rien si commode

Vois-tu ? L'hypocrisie est un vice à la mode ,
Et quand de ses couleurs un vice est revêtu ,
Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
Sur-tout, ce qu'à jouer il est de personnages ,
Celui d'homme de bien a de grands avantages ;
C'est un art grimacier dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est qu'un faux zèle ,
L'imposture est reçue, on ne peut rien contre elle
La censure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement ,
Chacun a liberté d'en faire voir le piège ;
Mais pour l'hypocrisie elle a son privilège ,
Qui , sous le masque adroit d'un visage emprunté,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.
Flattant ceux du parti , plus qu'aucun redoutable ;
On se fait d'un grand corps le membre inséparable ;
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un , les a tous sur les bras ;
Et ceux même qu'on fait que le ciel seul occupe ,
Des signes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe ;
A quoi que leur malice ait pu se disposer ,
Leur appui leur est sûr , s'ils l'ont vu grimacer.
Ah ! combien j'en connois qui , par ce stratagème,
Après avoir vécu dans un désordre extrême ,
S'armant du bouclier de la religion ,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation ,
Et pris droit , au milieu de tout ce que nous sommes,
D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes.

On a beau les connoître, & savoir ce qu'ils sont ;
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
Toujours même crédit. Un maintien doux, honnête,
Quelques roulemens d'yeux, de baiffemens de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
Sont, pour tout rajuster, d'un merveilleux secours,
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires,
Je veux de mes censeurs duper les plus sévères,
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour,
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour,
Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.

Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts,
Et, sans me remuer, je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est-là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes desirs un plein emportement,
Des actions d'autrui je serai le critique,
Médirai saintement, &, d'un ton pacifique,
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de
grace ;

Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
J'aurai tout doucement le zele charitable
De nourrir une haine irréconciliable ;
Et quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du ciel je serai le vengeur ;
Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
J'appuierai

J'appuierai de mon cœur la malice infidelle,
 Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
 Je damnerai les gens de mon autorité.
 C'est ainsi que l'on peut, dans le siècle où nous
 sommes,
 Profiter sagement des foiblesses des hommes,
 Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontents,
 Se doit accommoder aux vices de son tems.

S G A N A R E L L E.

Qu'entends-je? C'en est fait, Monsieur, & je vous
 quitte,
 Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite,
 Vous êtes de tout point achevé, je le voi,
 Affommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
 Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise,
 « Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise »,
 Et comme dit fort bien en moindre où pareil cas,
 Un auteur renommé que je ne connois pas,
 Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
 De l'homme qu'en pécheur ici bas je contemple ;
 La branche est attachée à l'arbre, qui produit,
 Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit ;
 Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite,
 Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus vite ;
 La mort est une loi d'un usage important ;
 Qui peut vivre sans loi, vit en brute ; & partant
 Ramassez, ce sont-là preuves indubitables,
 Qui font que vous irez, Monsieur, à tous les diables.

D. J U A N.

Le beau raisonnement !

Tome V.

L

122 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas,
Soyez damné tout seul, car pour moi je suis las...

D. JUAN, *appercevant Léonor.*

N'avois-je pas raison? Regarde, Sganarelle,
Vient-on au rendez-vous?

SCENE III.

D. JUAN, LÉONOR, PASCALE,
SGANARELLE.

D. JUAN.

QUE de joie! Ah, ma belle,
Vous voilà? je tremblois que par quelque embarras
Vous ne puissiez sortir.

LÉONOR.

Oh, point. Mais n'est-ce pas
Monsieur le Médecin que je vois là?

D. JUAN.

Lui-même.

Il a pris cet habit, mais c'est par stratagème;
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené,
Contre les Médecins de tout tems déchaîné,
Il n'en veut voir aucun; & Monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal dont il ne fait que rire,
Certaine herbe déjà l'a fort diminué.

L É O N O R.

Ma tante a pris sa poudre.

S G A N A R E L L E , *gravement.*

A-t-elle éternué ?

L É O N O R.

Je ne fais , car soudain , sans vouloir voir personne ,
Elle s'est mise au lit.

S G A N A R E L L E.

La chaleur est fort bonne
Pour ces sortes de maux.

L É O N O R.

Oh , je crois bien cela.

D. J U A N.

Et qui donc avec vous nous amenez vous là ?

L É O N O R.

C'est ma nourrice. Ah ! si vous saviez , elle m'aime...

D. J U A N.

Vous avez fort bien fait , & ma joie est extrême ,
Que quand je vous épouse elle soit caution...

P A S C A L E.

Vous faites-là , Monsieur , une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure ;
C'étoit pitié...

D. J U A N.

Bien-tôt , Dieu merci la voilà
Exempte , en m'épousant , de tous ces chagrins-là.

L ij

124 *Le Festin de Pierre,*

L É O N O R.

Monfieur...

D. J U A N.

C'est à mes yeux la plus aimable fille...

P A S C A L E.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille
Qui vous pût mieux... Enfin, traitez-la doucement,
Vous en aurez, Monsieur, bien du contentement,

D. J U A N.

Je le crois, mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage,
Je veux le faire en forme, & qu'il n'y manque rien.

P A S C A L E.

Hé, vous n'y perdrez pas, ma fille a de bon bien;
Quand son pere mourut, il avoit des pistoles
Plus gros...

D. J U A N.

Ne perdons point le tems à des paroles.
Allons, venez, ma belle. Ah, que j'ai de bonheur!
Vous allez être à moi.

L É O N O R.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

S G A N A R E L L E, *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper, gardez qu'il ne l'emmene.
C'est un fourbe.

P A S C A L E.

Comment?

S G A N A R E L L E, *bas.*

A plus d'une douzaine...

(Haut , se voyant observé par D. Juan.)
 Ah, l'honnête homme ! Allez , votre fille aujourd'hui
 Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui.
 Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
 Sera là bien... Et puis il la fera grand'dame.

D. JUAN, à Léonor.

Ne nous arrêtons point , ma belle , j'aurois peur
 Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE, bas à Pascale.

C'est le plus grand trompeur...

PASCALÉ, à D. Juan.

Où donc nous menez vous ?

D. JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALÉ.

Non, Monsieur , dans le bourg il seroit nécessaire
 D'aller chez sa cousine , afin qu'étant témoin
 De votre foi donnée...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin ,
 Monsieur le Médecin , & vous , devez suffire.

LÉONOR, à Pascale.

Sommes-nous pas d'accord ?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
 Quand ils auront signé tous deux avecque nous ,
 Que je vous prens pour femme , & vous , moi pour
 époux,
 C'est comme si...

126 *Le Festin de Pierre,*

P A S C A L E.

Non, non, la cousine y doit être.

S G A N A R E L L E, *bas à Pascale.*

Fort bien.

L É O N O R.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître,
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien, peut-être elle voudroit parler.

D. J U A N.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrète,
Moins on a de témoins, plus la chose est bien faite.

P A S C A L E.

Mon Dieu, tout comme ailleurs, chez elle sans
éclat,

Les Notaires du bourg dresseront le contrat.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi vous défier? Monsieur a-t-il la mine

(*bas à Pascale.*)

D'être un fourbe? Voyez. Ferme chez la cousine.

D. J U A N, *à Léonor.*

Au hasard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

P A S C A L E, *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par-là qu'il faut aller,
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire.

D. J U A N, *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble, il faut la laisser dire.

SCENE DERNIERE.

LA STATUE *du Commandeur*, D. JUAN, LÉONOR,
PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE, *prenant D. Juan par la main.*

ARRÊTE, D. JUAN.

LÉONOR.

Ah ! Qu'est-ce que je voi !
Sauvons-nous vite, hélas !

D. JUAN, *tâchant à se défaire de la statue.*
Ma belle, attendez-moi,
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure,
Tu résistes envain.

SGANARELLE.

Voici ma dernière heure,
C'en est fait.

D. JUAN, *à la statue.*

Laisse-moi,

128 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,
Madame la statue, ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quitte,
On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vite,
L'arrêt en est donné, tu touches au moment
Où le Ciel va punir ton endurcissement.
Tremble.

D. JUAN.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable;
Je ne fai ce que c'est que trembler.

SGANARELLE.

Détestable !

LA STATUE.

Je t'ai dit, dès tantôt, que tu ne songeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas ;
Au lieu d'y réfléchir, tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abîme sur abîme.
Après avoir envain si long-tems attendu,
Le Ciel se lasse, prends, voilà ce qui t'est dû.

(*La statue embrasse D. Juan, & un moment
après tous les deux sont abîmés.*)

D. JUAN.

Je brûle , & c'est trop tard que mon ame interdite...
Ciel !

SGANARELLE.

Il est englouti , je cours me rendre hermite ;
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats ,
Malheur à qui le voit , & n'en profite pas.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

